

Juan Carlos Alarcón

Quand les oiseaux volent en liberté

Traduit par Béatrice Kohlstedt



À vingt ans, nous pouvons tomber amoureux aveuglément et conquérir le monde, nous pouvons jouer à la roulette russe avec les sentiments et miser sur l'univers à une seule carte, et tout cela sera toujours une aventure sublime. Mais, à quarante ans, l'amour est avant tout une tendresse cérébrale, une nostalgie en vue de revivre un désir des faits qui auraient pu être et qui ne l'ont jamais été.

1

Dans le même bar, comme d'habitude, je me suis assis face à la vitre pour boire le premier café de la journée. Dehors, les gens marchaient entre lassitude et résignation vers leurs obligations quotidiennes ; une bruine froide et persistante dessinait un automne qui pénétrait jusqu'aux os. De temps en temps, quelqu'un me remarquait et me lançait un regard noir où l'on pouvait percevoir un mélange de hargne et de dépit. Et pour cause : quand le temps manquait à tout le monde, je le dépensais généreusement sans trop m'inquiéter de mes propres obligations. En somme, en tant que journaliste j'étais assez irresponsable.

J'aimais tellement l'automne qu'invariablement je finissais par le dilapider, en savourant les matinées avec le dédain routinier digne d'un philosophe contemplatif. Ce jour-là, un peu abattu, je sentais que l'existence était un poids énorme sur mes épaules. Peut-être s'agissait-il d'un peu d'angoisse jouant dans un coin des souvenirs

ou bien la veille les images de mon dernier grand amour m'ont laissé un goût amer. Depuis quand ne voyais-je pas Mariana, je n'avais aucune nouvelle ? Comment oublier une passion si forte qui me collait à la peau comme une marque de naissance ?

Je me dis qu'elle me manquait trop. La nostalgie est un sentiment qui a du bon si l'on en profite par moments, l'inconvénient commence quand elle dépasse ces limites et devient de l'angoisse. Je n'avais pas le choix, je devais chasser ce fantôme de ma tête. Et quoi de mieux que d'écarter le fantôme d'un ancien amour en retrouvant un autre amour ? L'idée était peu originale mais pas moins efficace pour autant. J'ai commencé à chercher une paire d'yeux tendres qui puissent aider à cicatriser mes blessures, comme si l'amour était un sentiment qui s'improvise et le cœur un ordinateur que l'on programme.

Le destin, parfois, semble posséder des règles imprévisibles. Comme s'il s'agissait d'un fait prémédité, une mélodie se distilla par tous les coins du bar : c'était sa musique, les accords de piano qu'elle préférait. Coïncidence du destin, me dis-je. Ce maudit hasard qui débarque intempestivement pour alimenter ma fertile fantaisie psychédélique. Qui sait dans quels bras se loverait son visage en ce moment ? De façon masochiste, je me suis posé la question à voix si haute que j'ai fini par m'étonner moi-même. J'ai décidé de sortir, de marcher du côté des galeries commerciales du centre

ville. Pour m'étourdir avec le tapage des gens mais je doute avoir réussi car, par moments, j'ai senti la brûlure de quelques larmes qui prétendaient fuir de mes yeux.

À midi, suivant mes habitudes, j'ai mangé dans le petit restaurant tout près de la poste centrale. Je l'ai fait en toute tranquillité. Après tout, le temps, était une partie organique de mon histoire d'homme simple, rural dans sa manière de penser et de vivre. Par ailleurs, déjà habitué aux réprimandes de mon chef chaque fois que j'arrivais en retard, je me suis calmement dirigé vers le bureau.

2

C'était le 18 mars, d'après le calendrier électrique cloué au mur du corridor d'entrée du journal, où je me forgeais un avenir sans grand futur. C'était un mardi et il fallait préparer les articles pour le supplément du jeudi. Là, il ne s'agissait pas de « cuisiner » les informations, puisque le supplément avait sa réputation et mon chef, le rosse, devenait assez exigeant à ce propos. Je regardai l'heure, étonné de voir avec quelle rapidité elle passait pendant mon temps de loisir. Il serait bientôt quatorze heures trente, et Victor apparaîtrait avec sa mauvaise humeur habituelle. Il s'en prendrait, immanquablement à moi, à cause de cette stupide préoccupation qu'il avait, de vouloir savoir le sujet choisi, et que j'aurais dû commencer à développer et, bien sûr, je n'en avais pas la moindre idée.

Victor était mon chef et ami ; cependant, ses qualités ne permettaient pas de justifier mon peu de volonté à travailler. Il prétendrait discuter l'étendue

du papier, des heures qui s'évertuaient à glisser à grande vitesse, sans que j'aie commencé à rédiger une misérable ligne. Il prétendait me faire sortir du monde magique de mes rêves et me mettre les pieds sur terre. Je regardai l'horloge, pendue au mur, et m'interrogeai sur l'auteur d'une telle provocation. C'est-à-dire, la personne qui avait eu la maudite idée d'en placer une sur chaque mur du local, comme si le journal était un musée d'horloges suisses. C'était certainement un de ces cadres supérieurs sadiques, tout le temps occupés à confectionner des statistiques, ces personnages sinistres qui se déplacent en cravate et veulent nous gérer au rythme de la pendule.

L'une de ces horloges me souriait ironiquement ; en réalité, j'eus l'impression qu'elle me souriait et j'étais sur le point de l'insulter ou, plutôt, j'eus de fortes envies de lui envoyer un morceau de plomb, de ceux que nous utilisons comme presse-papiers, et de la casser en mille morceaux. Je pris simplement le parti de lui tirer la langue et de continuer mon chemin vers ma table de travail, hochant la tête pour éliminer cette pensée destructrice qui me chatouillait derrière les oreilles.

Juste au moment d'entrer dans le bureau, la première personne que je devais croiser ne pouvait être que Victor. Je tentai de fuir sans qu'il s'en aperçoive. Erreur. Il était trop tard et sa question sortit à bout portant.

– Qu'y a-t-il pour le supplément ?

– Une conférence de Zerpa sur le thème de la vie extraterrestre... – je mentis en essayant d'improviser un sujet.

– Et qu'elle est l'importance de la vie extraterrestre ?

– Ils ont découvert que les martiens font l'amour collectivement, et cela signifie qu'ils sont en avance sur nous ! – j'ai répondu avec cet humour local que, souvent, je finissais par regretter.

– Nous commençons mal la journée – se limita à répliquer Victor, en crachant presque ses mots.

Sa phrase semblait incomplète car il ajouta rapidement :

– Je crains que ce ne soit vous qui ayez les martiens dans votre tête.

Il était évident que ce n'était pas un bon jour pour moi. Le chef avait commencé à m'incriminer dès le premier instant et il avait même l'air furieux. Je me dis que ce que j'avais de mieux à faire était de me taire, de ne pas répondre, je n'aurais même pas dû ouvrir la bouche, me borner au dicton qui affirme que : « les mouches n'entrent pas dans une bouche fermée ». Après tout, je n'étais pas encore entré complètement dans le bureau et, d'après mes propres lois du travail, jamais discutées avec quiconque, je commençais mes tâches journalistiques au même instant où je m'asseyais à ma table. C'était mon règlement de travail, sacré comme une Bible, mais il me semblait plus prudent de ne le rappeler à

personne. Après tout, il était possible que Victor ait raison et que quelques martiens soient en train de voltiger dans ma tête. Je pensai que, effectivement, ça devait être ça. Et je le pensai, à tel point, que les martiens ont fini par faire bouger de nouveau ma langue et je risquai une autre idée, bien que personne ne l'ait jamais cru, je me suis toujours considéré inspiré pour les improvisations.

– Il y a aussi la présentation du livre de Michel Berlaumont...

– Et qui le connaît, ce type ? – s'indigna-t-il.

– C'est un Français pacifiste et son livre peut être intéressant – je jure que je l'ai dit en essayant de défendre son œuvre et non parce que Michel me payait un café de temps en temps.

Victor me contempla fixement, comme s'il prétendait pénétrer jusqu'au fond de mon cerveau.

Je sentais un grand respect pour mon chef et, avec les années, j'avais appris à bien le connaître, sachant que quand il se fâchait, il acquérait son authentique dimension de chef : sauvage, créatif et efficace. C'était comme si de cette convulsion animique pouvait naître tout son défi intellectuel. Et je savais que l'immense affection que j'éprouvais pour lui était réciproque. Victor me considérait presque comme son propre fils ; il s'intéressait fréquemment à mes problèmes personnels, connaissant ma tendance ambiguë et chronique. Il avait été mon maître en journalisme et, à ses côtés, je m'étais formé intellectuellement. Ensemble,

nous discussions et analyses les sujets de la vie, multiples et variés. On pouvait rarement le taxer de sectarisme. Il possédait une méthode et une forme de réflexion, claires, concises, assez ajustées à la réalité de l'époque. Il aimait la littérature, les sciences et, en plus, c'était un bohème paternaliste qui déguisait son attitude bon enfant sous un formalisme circonspect et bourgeois. Il consacrait sa vie au journalisme qui semblait être la passion majeure dans son univers. Victor avait un style impeccable et il s'exprimait avec naturel et liberté dans ses essais rédigés pour la « Section Littéraire » des dimanches ou pour les « Suppléments Culturels » des jeudis. Un talent qui lui avait valu le respect de la jeune intellectualité universitaire, souvent propice aux critiques érudites et impitoyables. Cependant, il n'avait jamais autorisé la publication de ses écrits et, quand quelqu'un l'insinua, il répondait catégoriquement en expliquant : « Je ne suis ni écrivain, ni professeur ni rien dans ce genre, je suis à peine un journaliste curieux de l'histoire et du monde ». Mais, ce n'était pas pour son intelligence, non plus, qu'on pouvait le définir. C'était un homme ouvert aux inquiétudes de ses collègues, et sa générosité quasiment apostolique, se cachait derrière son apparente mauvaise humeur. J'étais convaincu que, trois ou quatre jours plus tard, il ferait irruption, dans la salle de rédaction du journal, avec le livre de Michel Berlaumont sous le bras et, sans commentaires éloquents, comme pour ne pas donner d'importance au sujet, il dirait : « Que

quelqu'un s'occupe de voir ce que l'on peut faire avec le livre du Français pacifiste ». Ensuite, il le déposerait sur la table des informations à traiter, pour que l'un de nous finisse par écrire un commentaire. Je le savais et ne pus m'empêcher de laisser poindre un sourire amusé. Victor, à cet instant, eut l'air de découvrir mes pensées et, fulmina :

– Ne restez pas là, à me regarder comme un imbécile, mettez-vous à travailler, on vous paye pour ça ! Pensez donc un peu au matériel qui doit sortir, bordel – il le répétait, tout en contemplant le reste du personnel qui, du coin de l'œil, suivait cette controverse si souvent répétée. Alors, se dirigeant à tous, il signala :

– Vous êtes un ramassis de bons à rien, la seule chose que vous sachiez faire c'est de « cuisiner » des brèves et, ce qui est encore plus grave, c'est qu'elles sont bourrées de fautes d'orthographe !

J'enclenchai une feuille de papier dans ma machine à écrire, observai mes collègues, ensuite Victor qui pianotait déjà rageusement, comme s'il prétendait décharger toute sa colère sur la malheureuse machine et je fus sur le point de plaisanter ou de lui faire une blague, mais je me tus et me mis à écrire un poème qui depuis, ce matin de bonne heure, tournait dans ma tête.

Il m'était difficile d'écarter les images de ma brouille amoureuse, la relation terminée

intempestivement. Mariana réveillait toutes mes origines indigènes, de nostalgies érotiques, lorsqu'elle s'asseyait en face de moi pour montrer, sensuelle, la beauté de ses jambes bien dessinées. Elle aimait provoquer et avait l'habitude de laisser ses seins presque à découvert, sachant qu'ainsi, elle alimentait l'imagination voluptueuse des hommes. Alors, c'était un jeu qui m'excitait et qui pouvait bien finir dans ma garçonnière ou par une acide discussion, si elle refusait mes luxurieuses propositions. Souvent, cet autre côté sadique, pas très caché de ma personnalité, prétendait s'imposer violemment. Mais, comme c'était assez stupide de porter ce sentiment jusqu'à ses ultimes conséquences, elle riait de bon cœur et ses yeux s'illuminaient triomphants. Ensuite, se moquant ironiquement, elle me disait : « Soyons concrets ».

– Bonsoir...

La voix brisa l'air, créant un malaise collectif, et tous, sauf Victor, nous levâmes la tête pour découvrir l'intrus qui osait interrompre la solennité de notre labeur quotidien.

Manuel Rodriguez, après m'avoir cherché du regard, s'approcha résolument et, à voix basse pour ne pas trop perturber l'entourage, me demanda :

– Tu es très occupé ?... J'ai besoin de te parler.

– Allons au bar d'en face – je répondis, sans douter une seconde, et je me disposais à sortir quand la voix de mon chef retentit dans tout le bureau :

– Que se passe-t-il avec le Supplément ?

- Je reviens dans un instant, je vais jusqu'au bar...
- Au bar ?... Oh mon Dieu ! Il ne manque que ta page, tu n'as pas la moindre idée de ce que tu vas écrire, et tu oses me dire comme ça : Je vais au bar !

Je n'ai pu éviter de sourire, car lorsque Victor commençait à me tutoyer en public, il n'y avait que deux possibilités : La première, que ses sentiments le trahissent et laissent son affection à visage découvert ; la seconde, qu'il ait accumulé tant de colère, en réalité, que le langage le trahissait. En fait, aucune des deux alternatives ne pouvait être plus importante, à ce moment-là, que d'aller boire tranquillement un café en compagnie d'un ami. Pour mettre fin à la discussion, j'ai donc répondu.

- Tout est prêt, la seule chose que je dois faire, c'est d'ordonner historiquement le sujet. Je l'ai ici - j'ai épilogué sur la phrase tandis que je pointais ma tempe de l'un de mes doigts.

Immédiatement, je considérai la curiosité de Victor et jugeai qu'il serait imprudent, de prétendre plus d'explications sur ce sujet. Sujet hypothétiquement prêt. Il allait certainement devenir réitératif et alors je devrais lui répondre sur un ton acerbe, nous commencerions un échange de questions-réponses, explications qui finiraient mal pour moi, et peut-être, je devrais annuler le café du bar et me contenter de boire cet autre, instantané des machines distributrices, installées dans le couloir de la

rédaction, ce qui serait.

D'autre part, je tenais, profondément enracinée en moi, la théorie que c'est dans un bar où l'on peut méditer le plus calmement. Ce fut à cet instant précis que m'assaillit l'indiscrétion de savoir qui avait été le maudit inventeur du Supplément Culturel. C'était certainement l'œuvre de Victor lui-même, qui travaillait depuis plus de vingt-cinq ans dans le journal. Je me dis, alors, que rien n'était plus difficile que de discuter avec quelqu'un qui défend son propre ouvrage. Ce supplément représentait, malgré tout, mon pécule quotidien. J'étais convaincu qu'un café me serait bien plus salubre que de me casser les méninges à la recherche d'un sujet intéressant pour les lecteurs et j'agitai, en mon for intérieur, l'idée qu'il valait mieux battre en retraite stratégiquement.

Dans les yeux de Victor sont apparus des lueurs étranges et son visage s'endurcit pendant une seconde, cependant, un léger sourire finit par apparaître sur la ligne de ses lèvres. C'était, en réalité, comme s'il cherchait des mots pour s'exprimer et moi, je ne pouvais le permettre. Je crus opportun d'ajouter n'importe qu'elle idée farfelue pour ne pas laisser la place à l'imminent interrogatoire. Je lui donnerais plus tard les véritables explications ; plus tard, peut-être... s'il y en avait.

– Le sujet de mon papier peut être synthétisé comme « L'influence du bar dans le patrimoine culturel des jeudis intellectuels » – je prononçai, en

trébuchant sur les mots et je sortis en vitesse du bureau, en prenant par le bras Manuel Rodriguez qui n'arrivait pas à comprendre les faits intempestifs qu'il avait provoqué. Inutile d'imaginer la bordée d'injures proférée à notre rencontre par Victor, parmi les éclats de rire de mes collègues.

Sans nul doute, ce n'était pas mon jour de chance pour ma pauvre existence calme et paisible. Cela se sentait dans l'air.

3

– Pendant combien de temps encore pourra-t-on soutenir cette situation ?

La question fut lancée à la cantonade avec une certaine ingénuité, cependant, elle traduisait la préoccupation générale et sonna comme un avertissement... presque comme une provocation.

La mesure de force, prise par les travailleurs, était née aussi radicalement que spontanément et il n'était déjà plus possible de reculer, ce serait démontrer publiquement l'improvisation du conflit. Les esprits étaient exacerbés, la mobilisation même les avaient exaltés, revenir en arrière serait très difficile. Les motifs n'étaient peut-être pas si nombreux pour justifier d'entreprendre un chemin drastique, mais ils étaient légitimes par la somme de contradictions sociales de l'époque. En réalité, il n'y avait qu'un seul point, à peine, à revendiquer : plus de sécurité dans le travail pendant la période d'abattage.

Les accidents se produisaient de plus en plus fréquemment et les diverses plaintes exposées par les travailleurs n'obtenaient aucune promesse formelle du secteur patronal : leur demande aux patrons était simplement de s'occuper du problème à court terme. Le dialogue était rompu entre les directeurs de la production et leurs employés, et le gérant s'obstinait à minimiser la situation prouvant son cynisme.

Ce jour-là, à peine l'abattage commencé on pouvait ressentir dans l'atmosphère, un certain climat de tension et d'insécurité. Ricardo Murúa ne fut que le détonateur d'une situation qui devenait insoutenable et, quand il se blessa avec son propre couteau, à cause de la fatigue accumulée par tant d'heures de surcharge de travail, la paralysie fut automatique et spontanée.

L'abattage avait commencé très tôt, peu avant cinq heures du matin et voyant la quantité d'animaux qui entraient dans les abattoirs, on pouvait, facilement, en déduire que ce serait une longue journée. Cependant, aucun contremaître ne fit référence au nombre de jeunes taureaux ni à la durée prévue pour cette tuerie. Ils se moquaient, en revanche, de ceux qui en parlaient, cela créait une sensation étrange d'escroquerie parmi les employés de l'entreprise « Abattoirs Régionaux ».

À mesure que les heures passaient, le sentiment amer d'oppression causée par le laisser-aller des représentants patronaux, augmentaient. Dix heures